

Charles Péguy

La Tapisserie de Notre- Dame

bibebook

Charles Péguy

La Tapisserie de
Notre-Dame

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Présentation de Paris à Notre-Dame



TOILE DE LA mer, voici la
lourde nef

Où nous ramons tout
nuds sous vos
commandements ;

Voici notre détresse et
nos désarmements ;

Voici le quai du Louvre, et l'écluse,
et le bief.

Voici notre appareil et voici notre
chef.

C'est un gars de chez nous qui siffle
par moments.

Il n'a pas son pareil pour les
gouvernements.

Il a la tête dure et le geste un peu

bref.

Reine qui vous levez sur tous les
océans,

Vous penserez à nous quand nous
serons au large.

Aujourd'hui c'est le jour
d'embarquer notre charge.

Voici l'énorme grue et les longs
meuglements.

S'il fallait le charger de nos pauvre
vertus,

Ce vaisseau s'en irait vers votre
auguste seuil

Plus creux que la noisette après que
l'écureuil

L'a laissée retomber de ses ongles
pointus.

Nuls ballots n'entreraient par les
panneaux béants,
Et nous arriverions dans la mer de
Sargasse
Traînant cette inutile et grotesque
carcasse
Et les Anglais diraient : ils n'ont rien
mis dedans.

Mais nous saurons l'emplir et nous
vous le jurons
Il sera le plus beau dans cet illustre
port
La cargaison ira jusque sur le plat-

bord

Et quand il sera plein nous le
couronnerons.

Nous n'y chargerons pas notre
pauvre maïs,
Mais de l'or et du blé que nous
emporterons.

Et il tiendra la mer : car nous le
chargerons
Du poids de nos péchés payés par
votre Fils.



Paris vaisseau de charge



DOUBLE VAISSEAU DE
charge aux deux rives de
Seine,

Vaisseau de pourpre et
d'or, de myrrhe et de
cinnamon,

Vaisseau de blé, de seigle, et de
justesse d'âme,

D'humilité, d'orgueil, et de simple

verveine ;

Nos pères t'ont comblé d'une si
longue peine,

Depuis mille et mille ans que tu viens
à la lame,

Que nulle cargaison n'est si lourde à
la rame,

Et que nul bâtiment n'a la panse
aussi pleine

Mais nous apporterons un regret si
sévère,

Et si nourri d'honneur, et si creusé
de flamme,

Que le chef le prendra pour un sac de
prière,

Et le fera hisser jusque sous
l'oriflamme,
Navire appareillé sous Septime
Sévère,
Double vaisseau de charge aux pieds
de Notre Dame.



Paris double galère



DEPUIS LE POINT-DU-JOUR jusqu'aux
cèdres bibliques

Double galère assise au long du
grand bazar,

Et du grand ministère, et du morne
alcazar,
Parmi les deuils privés et les vertus
publiques ;

Sous les quatre-vingts rois et les
trois Républiques,
Et sous Napoléon, Alexandre et
César,
Nos pères ont tenté le centuple
hasard,
Fidèlement courbés sur tes rames
obliques.

Et nous prenant leur place au même
banc de chêne,
Nous ramerons des reins, de la

nuque, de l'âme,
Pliés, cassés, meurtris, saignants
sous notre chaîne ;

Et nous tiendrons le coup, rivés sur
notre rame,
Forçats fils de forçats aux deux rives
de Seine,
Galériens couchés aux pieds de
Notre Dame.



Paris vaisseau de guerre



DOUBLE VAISSEAU DE
ligne au long des
colonnades,
Autrefois bâtiment au
centuple sabord,
Aujourd'hui lourde
usine, énorme coffre-fort
Fermé sur le secret des sourdes
canonnades.

Nos pères t'ont dansé de chaudes
sérénades,
Ils t'ont fleuri du sang de la plus
belle mort,
Quand au gaillard d'avant vers l'un
et l'autre bord
Bondissait le troupeau des graves
caronades.

Mais nous apporterons à tes destins
géants
Un cœur si sérieux et si brûlé de
flamme,
Un cœur si curieux de tous les
océans,

Soldats fils de soldats sous la même
oriflamme,
Qu'on nous mettra valets de tes
canons béants,
Monstres verts accroupis aux pieds
de Notre Dame.



Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres



TOILE DE LA mer voici la
lourde nappe
Et la profonde houle et
l'océan des blés
Et la mouvante écume et
nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense

chape

Et voici votre voix sur cette lourde
plaine

Et nos amis absents et nos cœurs
dépeuplés,

Voici le long de nous nos poings
désassemblés

Et notre lassitude et notre force
pleine.

Etoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre
illustre cour,

Et voici le plateau de notre pauvre
amour,

Et voici l'océan de notre immense

peine.

Un sanglot rôde et court par-delà
l'horizon.

A peine quelques toits font comme
un archipel.

Du vieux clocher retombe une sorte
d'appel.

L'épaisse église semble une basse
maison.

Ainsi nous naviguons vers votre
cathédrale.

De loin en loin surnage un chapelet
de meules,

Rondes comme des tours, opulentes
et seules

Comme un rang de châteaux sur la
barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de
cette terre

Un réservoir sans fin pour les âges
nouveaux.

Mille ans de votre grâce on fait de
ces travaux

Un reposoir sans fin pour l'âme
solitaire.

Vous nous voyez marcher sur cette
route droite,

Tout poudreux, tout crottés, la pluie
entre les dents.

Sur ce large éventail ouvert à tous les

vents

La route nationale est notre porte
étroite.

Nous allons devant nous, les mains
le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras,
sans discours,
D'un pas toujours égal, sans hâte ni
recours,
Des champs les plus présents vers les
champs les plus proches.

Vous nous voyez marcher, nous
sommes la piétaille.
Nous n'avançons jamais que d'un
pas à la fois.

Mais vingt siècles de peuple et vingt
siècles de rois,
Et toute leur séquelle et toute leur
volaille

Et leurs chapeaux à plume avec leur
valetaille

Ont appris ce que c'est que d'être
familiers,

Et comme on peut marcher, les pieds
dans ses souliers,

Vers un dernier carré le soir d'une
bataille.

Nous sommes nés pour vous au bord
de ce plateau,

Dans le recourbement de notre

blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de
gloire
N'est là que pour baiser votre
auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce
vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et
sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent
limoneuse
N'est là que pour laver les pieds de
ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre
plate Beauce

Et nous avons connu dès nos plus
jeunes ans
Le portail de la ferme et les durs
paysans
Et l'enclos dans le bourg et la bêche
et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre
Beauce plate
Et nous avons connu dès nos
premiers regrets
Ce que peut recéler de désespoirs
secrets
Un soleil qui descend dans un ciel
écarlate
Et qui se couche au ras d'un sol

inévitable

Dur comme une justice, égal comme
une barre,

Juste comme une loi, fermé comme
une mare,

Ouvert comme un beau socle et plan
comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe
féconde

A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source et d'un seul
portement,

Vers votre assomption la flèche
unique au monde.

Tour de David voici votre tour

beauceronne.

C'est l'épi le plus dur qui soit jamais
monté

Vers un ciel de clémence et de
sérénité,

Et le plus beau fleuron dedans votre
couronne.

Un homme de chez nous a fait ici
jaillir,

Depuis le ras du sol jusqu'au pied de
la croix,

Plus haut que tous les saints, plus
haut que tous les rois,

La flèche irréprochable et qui ne
peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra
point,
Qui ne fanera point au soleil de
septembre,
Qui ne gèlera point aux rigueurs de
décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre
témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira
pas,
Qui ne flétrira point aux ardeurs de
l'été,
Qui ne moisira point dans un hiver
gâté,
Qui ne transira point dans le
commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre
sans faute,
La plus haute oraison qu'on ait
jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait
jamais jetée,
Et vers un ciel sans bord la ligne la
plus haute.

Celle qui ne mourra le jour d'aucunes
morts,
Le gage et le portrait de nos
arrachements,
L'image et le tracé de nos
redressements,
La laine et le fuseau des plus

modestes sorts.

Nous arrivons vers vous du lointain
Parisis.

Nous avons pour trois jours quitté
notre boutique,
Et l'archéologie avec la sémantique,
Et la maigre Sorbonne et ses pauvres
petits.

D'autres viendront vers vous du
lointain Beauvaisis.

Nous avons pour trois jours laissé
notre négoce,
Et la rumeur géante et la ville
colosse,
D'autres viendront vers vous du

lointain Cambrésis.

Nous arrivons vers vous de Paris
capitale.

C'est là que nous avons notre
gouvernement,

Et notre temps perdu dans le
lanternement,

Et notre liberté décevante et totale.

Nous arrivons vers vous de l'autre
Notre-Dame,

De celle qui s'élève au cœur de la
cité,

Dans sa royale robe et dans sa
majesté,

Dans sa magnificence et sa justesse

d'âme.

Comme vous commandez un océan
d'épis,

Là-bas vous commandez un océan de
têtes,

Et la moisson des deuils et la
moisson des fêtes

Se couche chaque soir devant votre
parvis.

Nous arrivons vers vous du noble
Hurepoix.

C'est un commencement de Beauce à
notre usage,

Des fermes et des champs taillés à
votre image,

Mais coupés plus souvent par des
rideaux de bois,

Et coupés plus souvent par de
creuses vallées

Pour l'Yvette et la Bièvre et leurs
accroissements,

Et leurs savants détours et leurs
dégagements,

Et par les beaux châteaux et les
longues allées.

D'autres viendront vers vous du
noble Vermandois,

Et des vallonnements de bouleaux et
de saules.

D'autres viendront vers vous des

palais et des geôles.

Et du pays picard et du vert
Vendômois.

Mais c'est toujours la France, ou
petite ou plus grande,

Le pays des beaux blés et des
encadrements,

Le pays de la grappe et des
ruissellements,

Le pays de genêts, de bruyère, de
lande.

Nous arrivons vers vous du lointain
Palaiseau

Et des faubourgs d'Orsay par
Gometz-le-Châtel,

Autrement dit Saint-Clair ; ce n'est pas un castel ;
C'est un village au bord d'une route en biseau.

Nous avons débouché, montant de ce coteau,
Sur le ras de la plaine et sur Gometz-la-Ville
Au-dessus de Saint-Clair ; ce n'est pas une ville ;
C'est un village au bord d'une route en plateau.

Nous avons descendu la côte de Limours.

Nous avons rencontré trois ou

quatre gendarmes.

Ils nous ont regardé, non sans
quelques alarmes,

Consulter les poteaux aux coins des
carrefours.

Nous avons pu coucher dans le calme
Dourdan.

C'est un gros bourg très riche et qui
sent sa province.

Fiers nous avons longé, regardés
comme un prince,

Les fossés du château coupés comme
un redan.

Dans la maison amie, hôtesse et
fraternelle

On nous a fait coucher dans le lit du
garçon.

Vingt ans de souvenirs étaient notre
échanson.

Le pain nous fut coupé d'une main
maternelle.

Toute notre jeunesse était là
solennelle.

On prononça pour nous le
Bénédicté.

Quatre siècles d'honneur et de
fidélité

Faisaient des draps du lit une couche
éternelle.

Nous avons fait semblant d'être un

gai pèlerin

Et même un bon vivant et d'aimer les voyages,

Et d'avoir parcouru cent trente-et-un bailliages,

Et d'être accoutumés d'être sur le chemin.

La clarté de la lampe éblouissait la nappe.

On nous fit visiter le jardin potager.

Il donnait sur la treille et sur un beau verger.

Tel fut le premier gîte et la tête d'étape.

Le jardin était clos dans un coude de

l'Orge.

Vers la droite il donnait sur un mur
bocager

Surmonté de rameaux et d'un arceau
léger.

En face un maréchal, et l'enclume, et
la forge.

Nous nous sommes levés ce matin
devant l'aube.

Nous nous sommes quittés après les
beaux adieux.

Le temps s'annonçait bien. On nous
a dit tant mieux.

On nous a fait goûter de quelque
bœuf en daube,

Puisqu'il est entendu que le bon
pèlerin
Est celui qui boit ferme et tient sa
place à table,
Et qu'il n'a pas besoin de faire le
comptable,
Et que c'est bien assez de se lever
matin.

Le jour était en route et le soleil
montait
Quand nous avons passé Sainte-
Mesme et les autres.
Nous avançons déjà comme deux
bons apôtres.
Et la gauche et la droite était ce qui
comptait.

Nous sommes remontés par le Gué
de Longroy.

C'en est fait désormais de nos
atermoiements,

Et de l'iniquité des dénivellements :

Voici la juste plaine et le secret effroi

De nous trouver tout seuls et voici le
charroi

Et la roue et les bœufs et le joug et la
grange,

Et la poussière égale et l'équitable
fange

Et la détresse égale et l'égal
désarroi.

Nous voici parvenus sur la haute
terrasse

Où rien ne cache plus l'homme de
devant Dieu,

Où nul déguisement ni du temps ni
du lieu

Ne pourra nous sauver, Seigneur, de
votre chasse.

Voici la gerbe immense et l'immense
liasse,

Et le grain sous la meule et nos
écrasements,

Et la grêle javelle et nos
renoncements,

Et l'immense horizon que le regard
embrasse.

Et notre indignité cette immuable
masse,
Et notre basse peur en un pareil
moment,
Et la juste terreur et le secret
tourment
De nous trouver tout seuls par
devant votre face.

Mais voici que c'est vous, reine de
majesté,
Comment avons-nous pu nous
laisser décevoir,
Et marcher devant vous sans vous
apercevoir.
Nous serons donc toujours ce peuple

inconcerté.

Ce pays est plus ras que la plus rase table.

A peine un creux du sol, à peine un léger pli.

C'est la table du juge et le fait accompli,

Et l'arrêt sans appel et l'ordre inéluctable.

Et c'est le prononcé du texte insurmontable,

Et la mesure comble et c'est le sort empli,

Et c'est la vie étale et l'homme enseveli,

Et c'est le héraut d'arme et le sceau
redoutable.

Mais vous apparaissez, reine
mystérieuse.

Cette pointe là-bas dans le
moutonnement

Des moissons et des bois et dans le
flottement

De l'extrême horizon ce n'est point
une yeuse,

Ni le profil connu d'un arbre
interchangeable.

C'est déjà plus distante, et plus
basse, et plus haute,

Ferme comme un espoir sur la

dernière côte,
Sur le dernier coteau la flèche
inimitable.

D'ici vers vous, ô reine, il n'est plus
que la route.

Celle-ci nous regarde, on en a bien
fait d'autres.

Vous avez votre gloire et nous avons
les nôtres.

Nous l'avons entamée, on la mangera
toute.

Nous savons ce que c'est qu'un
tronçon qui s'ajoute

Au tronçon déjà fait et ce qu'un
kilomètre

Demande de jarret et ce qu'il faut en
mettre :

Nous passerons ce soir par le pont et
la voûte

Et ce fossé profond qui cerne le
rempart.

Nous marchons dans le vent coupés
par les autos.

C'est ici la contrée imprenable en
photos,

La route nue et grave allant de part
en part.

Nous avons eu bon vent de partir dès
le jour.

Nous coucherons ce soir à deux pas

de chez vous,
Dans cette vieille auberge où pour
quarante sous
Nous dormirons tout près de votre
illustre tour.

Nous serons si fourbus que nous
regarderons,
Assis sur une chaise auprès de la
fenêtre,
Dans un écrasement du corps et de
tout l'être,
Avec des yeux battus, presque avec
des yeux ronds,

Et les sourcils haussés jusque
dedans nos fronts,

L'angle une fois trouvé par un seul
homme au monde,
Et l'unique montée ascendante et
profonde,
Et nous serons recrues et nous
contemplerons.

Voici l'axe et la ligne et la géante
fleur.

Voici la dure pente et le
contentement.

Voici l'exactitude et le consentement.
Et la sévère larme, ô reine de
douleur.

Voici la nudité, le reste est vêtement.
Voici le vêtement, tout le reste est

parure.

Voici la pureté, tout le reste est souillure.

Voici la pauvreté, le reste est ornement.

Voici la seule force et le reste est faiblesse.

Voici l'arête unique et le reste est bavure.

Et la seule noblesse et le reste est ordure.

Et la seule grandeur et le reste est bassesse.

Voici la seule foi qui ne soit point parjure.

Voici le seul élan qui sache un peu
monter.

Voici le seul instant qui vaille de
compter.

Voici le seul propos qui s'achève et
qui dure.

Voici le monument, tout le reste est
doublure.

Et voici notre amour et notre
entendement.

Et notre port de tête et notre
apaisement.

Et le rien de dentelle et l'exacte
moulure.

Voici le beau serment, le reste est

forfaiture.

Voici l'unique prix de nos
arrachements,

Le salaire payé de nos
retranchements.

Voici la vérité, le reste est imposture.

Voici le firmament, le reste est
procédure.

Et vers le tribunal voici l'ajustement.

Et vers le paradis voici l'achèvement.

Et la feuille de pierre et l'exacte
nervure.

Nous resterons cloués sur la chaise
de paille.

Et nous n'entendrons pas et nous ne

verrons pas

Le tumulte des voix, le tumulte des
pas,

Et dans la salle en bas l'innocente
ripaille.

Ni les rouliers venus pour le jour du
marché.

Ni la feinte colère et l'éclat des
jurons :

Car nous contemplerons et nous
méditerons

D'un seul embrassement la flèche
sans péché.

Nous ne sentirons pas ni nos faces
raidies,

Ni la faim ni la soif ni nos
renoncements,
Ni nos raides genoux ni nos
raisonnements,
Ni dans nos pantalons nos jambes
engourdis.

Perdus dans cette chambre et parmi
tant d'hôtels,
Nous ne descendrons pas à l'heure
du repas,
Et nous n'entendrons pas et nous ne
verrons pas
La ville prosternée au pied de vos
autels.

Et quand se lèvera le soleil de

demain,
Nous nous réveillerons dans une
aube lustrale,
A l'ombre des deux bras de votre
cathédrale,
Heureux et malheureux et perclus du
chemin.

Nous venons vous prier pour ce
pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours
de cette année,
Presque dans la semaine et devers la
journée
Où votre fils naquit dans la paille et
le son.

O Vierge, il n'était pas le pire du troupeau.

Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse.

Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace

A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau.

Il était né vers nous dans notre Gâtinais.

Il commençait la route où nous redescendons.

Il gagnait tous les jours tout ce que nous perdons.

Et pourtant c'était lui que tu te destinais,

O mort qui fus vaincue en un premier
caveau.

Il avait mis ses pas dans nos mêmes
empreintes.

Mais le seul manquement d'une seule
des craintes

Laissa passer la mort par un chemin
nouveau.

Le voici maintenant dedans votre
régence.

Vous êtes reine et mère et saurez le
montrer.

C'était un être pur. Vous le ferez
rentrer

Dans votre patronage et dans votre

indulgence.

O reine qui lisez dans le secret du
cœur,

Vous savez ce que c'est que la vie ou
la mort,

Et vous savez ainsi dans quel secret
du sort

Se coud et se découd la ruse du
traqueur.

Et vous savez ainsi sur quel accent
du chœur

Se noue et se dénoue un
accompagnement,

Et ce qu'il faut d'espace et de
déboisement

Pour laisser débouler la meute du
piqueur.

Et vous savez ainsi dans quel recreux
du port

Se prépare et s'achève un noble
enlèvement,

Et par quel jeu d'adresse et de
gouvernement

Se dérobe ou se fixe un illustre
support.

Et vous savez ainsi sur quel
tranchant du glaive

Se joue et se déjoue un
épouvantement,

Et par quel coup de pouce et quel

balancement

L'un des plateaux descend pour que
l'autre s'élève.

Et ce que peut coûter la lèvre du
moqueur,

Et ce qu'il faut de force et de
recroisement

Pour faire par le coup d'un seul
retournement

D'un vaincu malheureux un
malheureux vainqueur.

Mère le voici donc, il était notre race,
Et vingt ans après nous notre
redoublement.

Reine recevez-le dans votre

amendement.

Où la mort a passé, passera bien la grâce.

Nous, nous retournerons par ce même chemin.

Ce sera de nouveau la terre sans cachette,

Le château sans un coin et sans une oubliette,

Et ce sol mieux gravé qu'un parfait parchemin.

Et nunc et in hora, nous vous prions pour nous

Qui sommes plus grands sots que ce pauvre gamin,

Et sans doute moins purs et moins
dans votre main,
Et moins acheminés vers vos sacrés
genoux.

Quand nous aurons joué nos
derniers personnages,
Quand nous aurons posé la cape et le
manteau,
Quand nous aurons jeté le masque et
le couteau,
Veuillez vous rappeler nos longs
pèlerinages.

Quand nous retournerons en cette
froide terre,
Ainsi qu'il fut prescrit pour le

premier Adam,
Reine de Saint-Chéron, Saint-
Arnould et Dourdan,
Veuillez vous rappeler ce chemin
solitaire.

Quand on nous aura mis dans une
étroite fosse,
Quand on aura sur nous dit l'absoute
et la messe,
Veuillez vous rappeler, reine de la
promesse,
Le long cheminement que nous
faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et
cette corde,


Quand nous aurons tremblé nos
derniers tremblements,
Quand nous aurons raclé nos
derniers raclements,
Veuillez vous rappelez votre
miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du
pécheur,
Que la dernière place en votre
Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre
tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune
splendeur.



Les Cinq Prières dans la cathédrale de Chartres

. PRIÈRE DE résidence



O reine voici donc après la longue
route,
Avant de repartir par ce même
chemin,
Le seul asile ouvert au creux de votre

main,

Et le jardin secret où l'âme s'ouvre
toute.

Voici le lourd pilier et la montante
voûte ;

Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour
demain ;

Et l'inutilité de tout calcul humain ;

Et plus que le péché, la sagesse en
déroute.

Voici le lieu du monde où tout
devient facile,

Le regret, le départ, même
l'événement,

Et l'adieu temporaire et le

détournement,

Le seul coin de la terre où tout
devient docile,

Et même ce vieux cœur qui faisait le
rebelle ;

Et cette vieille tête et ses
raisonnements ;

Et ces deux bras raidis dans les
casernements ;

Et cette jeune enfant qui faisait trop
la belle.

Voici le lieu du monde où tout est
reconnu,

Et cette vieille tête et la source des
larmes ;

Et ces deux bras raidis dans le métier
des armes ;
Le seul coin de la terre où tout soit
contenu.

Voici le lieu du monde où tout est
revenu
Après tant de départs, après tant
d'arrivées.

Voici le lieu du monde où tout est
pauvre et nu
Après tant de hasards, après tant de
corvées.

Voici le lieu du monde et la seule
retraite,
Et l'unique retour et le recueillement,

Et la feuille et le fruit et le
défeuillage,
Et les rameaux cueillis pour cette
unique fête.

Voici le lieu du monde où tout rentre
et se tait,
Et le silence et l'ombre et la charnelle
absence,
Et le commencement d'éternelle
présence,
Le seul réduit où l'âme est tout ce
qu'elle était.

Voici le lieu du monde où la
tentation
Se retourne elle-même et se met à

l'envers.

Car ce qui tente ici c'est la
soumission ;

Et c'est l'aveuglement dans
l'immense univers.

Et le déposement est ici ce qui tente,
Et ce qui vient tout seul est
l'abdication,

Et ce qui vient soi-même et ce qui se
présente

N'est ici que grandesse et
présentation.

C'est la révolte ici qui devient
impossible,

Et ce qui se présente est la

démission.

Et c'est l'effacement qui devient invincible.

Et tout n'est que bonjour et salutation.

Ce qui partout ailleurs est une accession

N'est ici qu'un total et sourd abrasement.

Ce qui partout ailleurs est un entassement

N'est ici que bassesse et que dépression.

Ce qui partout ailleurs est une oppression

N'est ici que l'effet d'un noble
écrasement.

Ce qui partout ailleurs est un
empressement

N'est ici qu'héritage et que
succession.

Ce qui partout ailleurs est une rude
guerre

N'est ici que la paix d'un long
délaissement.

Ce qui partout ailleurs est un
affaissement

Est ici la loi même et la norme
vulgaire.

Ce qui partout ailleurs est une âpre

bataille

Et sur le cou tendu le couteau du
boucher,

Ce qui partout ailleurs est la greffe et
la taille

N'est ici que la fleur et le fruit du
pêcher.

Ce qui partout ailleurs est la rude
montée

N'est ici que descente et
qu'aboutissement.

Ce qui partout ailleurs est la mer
démontée

N'est ici que bonace et
qu'établissement.

Ce qui partout ailleurs est une dure
loi

N'est ici qu'un beau pli sous vos
commandements.

Et dans la liberté de nos
amendements

Une fidélité plus tendre que la foi.

Ce qui partout ailleurs est une
obsession

N'est ici sous vos lois qu'une place
rendue.

Ce qui partout ailleurs est une âme
vendue

N'est ici que prière et
qu'intercession.

Ce qui partout ailleurs est une
lassitude

N'est ici que des clefs sur un humble
plateau.

Ce qui partout ailleurs est la
vicissitude

N'est ici qu'une vigne à même le
coteau.

Ce qui partout ailleurs est la longue
habitude

Assise au coin du feu les poings sous
le menton,

Ce qui partout ailleurs est une
solitude

N'est ici qu'un vivace et ferme
rejeton.

Ce qui partout ailleurs est la
décrépitude

Assise au coin du feu les poings sur
les genoux

N'est ici que tendresse et que
sollicitude

Et deux bras maternels qui se
tournent vers nous.

Nous nous sommes lavés d'une telle
amertume,

Etoile de la mer et des récifs salés,

Nous nous sommes lavés d'une si
basse écume,

Etoile de la barque et des souples
filets.

Nous avons délavé nos malheureuses
têtes

D'un tel fatras d'ordure et de
raisonnement,

Nous voici désormais, ô reine des
prophètes,

Plus clairs que l'eau du puits de
l'ancien testament.

Nous avons gouverné de si modestes
arches,

Voile du seul vaisseau qui ne périra
pas,

Nous avons consulté de si pauvres
compas,

Arche du seul salut, reine des

patriarches.

Nous avons consommé de si
lointains voyages,

Nous n'avons plus de goût pour les
pays étranges.

Reine des confesseurs, des vierges et
des anges,

Nous voici retournés dans nos
premiers villages.

On nous en a tant dit, ô reine des
apôtres,

Nous n'avons plus de goût pour la
péroration.

Nous n'avons plus d'autels que ceux
qui sont les vôtres,

Nous ne savons plus rien qu'une simple oraison.

Nous avons essayé de si vastes naufrages,

Nous n'avons plus de goût pour le transbordement,

Nous voici revenus, au déclin de nos âges,

Etoile du seul Nord dans votre bâtiment.

Ce qui partout ailleurs est de dispersion

N'est ici que l'effet d'un beau rassemblement.

Ce qui partout ailleurs est un

démembrement

N'est ici que cortège et que
procession.

Ce qui partout ailleurs demande un
examen

N'est ici que l'effet d'une pauvre
jeunesse.

Ce qui partout ailleurs demande un
lendemain

N'est ici que l'effet de soudaine
faiblesse.

Ce qui partout ailleurs demande un
parchemin

N'est ici que l'effet d'une pauvre
tendresse.

Ce qui partout ailleurs demande un
tour de main

N'est ici que l'effet d'une humble
maladresse.

Ce qui partout ailleurs est un
détraquement

N'est ici que justesse et que
déclinaison.

Ce qui partout ailleurs est un
baraquement

N'est ici qu'une épaisse et durable
maison.

Ce qui partout ailleurs est la guerre
et la paix

N'est ici que défaite et que reddition.

Ce qui partout ailleurs est de
sédition

N'est ici qu'un beau peuple et dès
épis épais.

Ce qui partout ailleurs est une
immense armée

Avec ses trains de vivre et ses
encombremments,

Et ses trains de bagage et ses
retardements,

N'est ici que décence et bonne
renommée.

Ce qui partout ailleurs est un
effondrement

N'est ici qu'une lente et courbe

inclinaison.

Ce qui partout ailleurs est de
comparaison

Est ici sans pareil et sans
redoublement.

Ce qui partout ailleurs est un
accablement

N'est ici que l'effet de pauvre
obéissance.

Ce qui partout ailleurs est un grand
parlement

N'est ici que l'effet de la seule
audience.

Ce qui partout ailleurs est un
encadrement

N'est ici qu'un candide et calme
reposoir.

Ce qui partout ailleurs est un
ajournement

N'est ici que l'oubli du matin et du
soir.

Les matins sont partis vers les temps
révolus,

Et les soirs partiront vers le soir
éternel,

Et les jours entreront dans un jour
solennel,

Et les fils deviendront des hommes
résolus.

Les âges rentreront dans un âge

absolu,
Les fils retourneront vers le seuil
paternel
Et raviront de force et l'amour
fraternel
Et l'antique héritage et le bien
dévolu.

Voici le lieu du monde où tout
devient enfant,
Et surtout ce vieil homme avec sa
barbe grise,
Et ses cheveux mêlés au souffle de la
brise,
Et son regard modeste et jadis
triomphant.

Voici le lieu du monde où tout
devient novice,
Et cette vieille tête et ses
lanternements,
Et ces deux bras raidis dans les
gouvernements,
Le seul coin de la terre où tout
devient complice,

Et même ce grand sot qui faisait le
malin,
(C'est votre serviteur, ô première
servante),
Et qui tournait en rond dans une
orbe savante,
Et qui portait de l'eau dans le bief du
moulin.

Ce qui partout ailleurs est un
arrachement

N'est ici que la fleur de la jeune
saison.

Ce qui partout ailleurs est un
retranchement

N'est ici qu'un soleil au ras de
l'horizon.

Ce qui partout ailleurs est un dur
labourage

N'est ici que récolte et
dessaisissement.

Ce qui partout ailleurs est le déclin
d'un âge

N'est ici qu'un candide et cher

vieillessement.

Ce qui partout ailleurs est une
résistance

N'est ici que de suite et
d'accompagnement ;

Ce qui partout ailleurs est un
prosternement

N'est ici qu'une douce et longue
obéissance.

Ce qui partout ailleurs est règle de
contrainte

N'est ici que déclenche et
qu'abandonnement ;

Ce qui partout ailleurs est une dure
astreinte

N'est ici que faiblesse et que
soulèvement.

Ce qui partout ailleurs est règle de
conduite

N'est ici que bonheur et que
renforcement ;

Ce qui partout ailleurs est épargne
produite

N'est ici qu'un honneur et qu'un
grave serment.

Ce qui partout ailleurs est une
courbature

N'est ici que la fleur de la jeune
oraison ;

Ce qui partout ailleurs est la lourde

armature

N'est ici que la laine et la blanche
toison.

Ce qui partout ailleurs serait un tour
de force

N'est ici que simplesse et que
délassement ;

Ce qui partout ailleurs est la
rugueuse écorce

N'est ici que la sève et les pleurs du
sarment

Ce qui partout ailleurs est une
longue usure

N'est ici que renfort et que
recroissement ;

Ce qui partout ailleurs est
bouleversement
N'est ici que le jour de la bonne
aventure.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la
réserve
N'est ici qu'abondance et que
dépassement ;
Ce qui partout ailleurs se gagne et se
conserve
N'est ici que dépense et que
désistement.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la
défense
N'est ici que liesse et

démantèlement ;

Et l'oubli de l'injure et l'oubli de
l'offense

N'est ici que paresse et que
bannissement.

Ce qui partout ailleurs est une
liaison

N'est ici qu'un fidèle et noble
attachement ;

Ce qui partout ailleurs est un
encerclement

N'est ici qu'un passant dedans votre
maison.

Ce qui partout ailleurs est une
obédience

N'est ici qu'une gerbe au temps de
fauchaison ;

Ce qui partout ailleurs se fait par
surveillance

N'est ici qu'un beau foin au temps de
fenaison.

Ce qui partout ailleurs est une
forcerie

N'est ici que la plante à même le
jardin ;

Ce qui partout ailleurs est une
gagerie

N'est ici que le seuil à même le
gradin.

Ce qui partout ailleurs est une

rétorsion

N'est ici que détente et que
désarmement ;

Ce qui partout ailleurs est une
contraction

N'est ici qu'un muet et calme
engagement.

Ce qui partout ailleurs est un bien
périssable

N'est ici qu'un tranquille et bref
dégagement ;

Ce qui partout ailleurs est un
rengorgement

N'est ici qu'une rose et des pas sur le
sable.

Ce qui partout ailleurs est un
efforcement

N'est ici que la fleur de la jeune
raison ;

Ce qui partout ailleurs est un
redressement

N'est ici que la pente et le pli du
gazon.

Ce qui partout ailleurs est une
écorcherie

N'est ici qu'un modeste et beau
dévêtement ;

Ce qui partout ailleurs est une
affouillerie

N'est ici qu'un durable et sûr
dépouillement.

Ce qui partout ailleurs est un
raidissement

N'est ici qu'une souple et candide
fontaine ;

Ce qui partout ailleurs est une
illustre peine

N'est ici qu'un profond et pur
jaillissement.

Ce qui partout ailleurs se querelle et
se prend

N'est ici qu'un beau fleuve aux
confins de sa source,

O reine et c'est ici que toute âme se
rend

Comme un jeune guerrier retombé

dans sa course.

Ce qui partout ailleurs est la route
gravie,

O reine qui réglez dans votre illustre
cour,

Etoile du matin, reine du dernier
jour,

Ce qui partout ailleurs est la table
servie,

Ce qui partout ailleurs est la route
suivie

N'est ici qu'un paisible et fort
détachement,

Et dans un calme temple et loin d'un
plat tourment

L'attente d'une mort plus vivante que
vie.

II. Prière de demande

Nous ne demandons pas que le grain
sous la meule

Soit jamais replacé dans le cœur de
l'épi,

Nous ne demandons pas que l'âme
errante et seule

Soit jamais reposée en un jardin
fleuri.

Nous ne demandons pas que la
grappe écrasée

Soit jamais replacée au fronton de la
treille,

Et que le lourd frelon et que la jeune
abeille
Y reviennent jamais se gorger de
rosée.

Nous ne demandons pas que la rosé
vermeille
Soit jamais remplacée aux cerceaux du
rosier,
Et que le paneton et la lourde
corbeille
Retourne vers le fleuve et redevienne
osier.

Nous ne demandons pas que cette
page écrite
Soit jamais effacée au livre de

mémoire,

Et que le lourd soupçon et que la
jeune histoire

Vienne remémorer cette peine
prescrite.

Nous ne demandons pas que la tige
ployée

Soit jamais redressée au livre de
nature,

Et que le lourd bourgeon et la jeune
nervure

Perce jamais l'écorce et soit
redéployée.

Nous ne demandons pas que le
rameau broyé

Reverdisse jamais au livre de la
grâce,
Et que le lourd surgeon et que la
jeune race
Rejaillisse jamais de l'arbre
foudroyé.

Nous ne demandons pas que la
branche effeuillée
Se tourne jamais plus vers un jeune
printemps,
Et que la lourde sève et que le jeune
temps
Sauve une cime au moins dans la
forêt noyée.

Nous ne demandons pas que le pli de

la nappe

Soit effacé avant que revienne le
maître,

Et que votre servante et qu'un
malheureux être

Soient libérés jamais de cette lourde
chape.

Nous ne demandons pas que cette
auguste table

Soit jamais resservie, à moins que
pour un Dieu,

Mais nous n'espérons pas que le
grand connétable

Chauffe deux fois ses mains vers un
si maigre feu.

Nous ne demandons pas qu'une âme
fourvoyée

Soit jamais replacée au chemin du
bonheur.

O reine il nous suffit d'avoir gardé
l'honneur

Et nous ne voulons pas qu'une aide
apitoyée

Nous remette jamais au chemin de
plaisance,

Et nous ne voulons pas qu'une
amour soudoyée

Nous remette jamais au chemin
d'allégeance,

O seul gouvernement d'une âme
guerroyée,

Régente de la mer et de l'illustre port
Nous ne demandons rien dans ces
amendements

Reine que de garder sous vos
commandements

Une fidélité plus forte que la mort.

III. Prière de confiance

Nous ne demandons pas que cette
belle nappe

Soit jamais repliée aux rayons de
l'armoire,

Nous ne demandons pas qu'un pli de
la mémoire

Soit jamais effacé de cette lourde
chape.

Maîtresse de la voie et du
raccordement,
O miroir de justice et de justesse
d'âme,
Vous seule vous savez, ô grande
notre Dame,
Ce que c'est que la halte et le
recueillement.

Maîtresse de la race et du
recroisement,
O temple de sagesse et de
jurisprudence,
Vous seule connaissez, ô sévère
prudence,
Ce que c'est que le juge et le

balancement.

Quand il fallut s'asseoir à la croix
des deux routes

Et choisir le regret d'avecque le
remords,

Quand il fallut s'asseoir au coin des
doubles sorts

Et fixer le regard sur la clef des deux
voûtes,

Vous seule vous savez, maîtresse du
secret,

Que l'un des deux chemins allait en
contre-bas,

Vous connaissez celui que choisirent
nos pas,

Comme on choisit un cèdre et le bois
d'un coffret.

Et non point par vertu car nous n'en
avons guère,

Et non point par devoir car nous ne
l'aimons pas,

Mais comme un charpentier s'arme
de son compas,

Par besoin de nous mettre au centre
de misère,

Et pour bien nous placer dans l'axe
de détresse,

Et par ce besoin sourd d'être plus
malheureux,

Et d'aller au plus dur et de souffrir

plus creux,
Et de prendre le mal dans sa pleine
justesse.

Par ce vieux tour de main, par cette
même adresse,
Qui ne servira plus à courir le
bonheur,
Puissions-nous, ô régente, au moins
tenir l'honneur,
Et lui garder lui seul notre pauvre
tendresse.

IV. Prière de report

Nous avons gouverné de si vastes
royaumes,
O régente des rois et des

gouvernements,
Nous avons tant couché dans la
paille et les chaumes,
Régente des grands gueux et des
soulèvements.

Nous n'avons plus de goût pour les
grands majordomes,
Régente du pouvoir et des
renversements,
Nous n'avons plus de goût pour les
chambardements,
Régente des frontons, des palais et
des dômes.

Nous avons combattu de si ferventes
guerres

Par-devant le Seigneur et le Dieu des armées,

Nous avons parcouru de si mouvantes terres,

Nous nous sommes acquis si hautes renommées.

Nous n'avons plus de goût pour le métier des armes,

Reine des grandes paix et des désarmements,

Nous n'avons plus de goût pour le métier des larmes,

Reine des sept douleurs et des sept sacrements.

Nous avons gouverné de si vastes

provinces,
Régente des préfets et des
procurateurs,
Nous avons lanterné sous tant
d'augustes princes,
Reine des tableaux peints et des deux
donateurs.

Nous n'avons plus de goût pour les
départements,
Ni pour la préfecture et pour la
capitale,
Nous n'avons plus de goût pour les
embarquements,
Nous ne respirons plus vers la terre
natale,

Nous avons encouru de si hautes
fortunes,
O clef du seul honneur qui ne périra
point,
Nous avons dépouillé de si basses
rancunes,
Reine du témoignage et du double
témoin.

Nous n'avons plus de goût pour les
forfanteries,
Maîtresse de sagesse et de silence et
d'ombre,
Nous n'avons plus de goût pour les
argenteries,
O clef du seul trésor et d'un bonheur
sans nombre.

Nous en avons tant vu, dame de
pauvreté,
Nous n'avons plus de goût pour de
nouveaux regards,
Nous en avons tant fait, temple de
pureté,
Nous n'avons plus de goût pour de
nouveaux hasards.

Nous avons tant péché, refuge du
pécheur,
Nous n'avons plus de goût pour les
atermoiements,
Nous avons tant cherché, miracle de
candeur,
Nous n'avons plus de goût pour les

enseignements.

Nous avons tant appris dans les
maisons d'école,

Nous ne savons plus rien que vos
commandements.

Nous avons tant failli par l'acte et la
parole,

Nous ne savons plus rien que nos
amendements.

Nous sommes ces soldats qui
grognent par le monde,

Mais qui marchaient toujours et
n'ont jamais plié,

Nous sommes cette Eglise et ce
faisceau lié,

Nous sommes cette race internelle et
profonde.

Nous ne demandons plus de ces
biens périssables,

Nous ne demandons plus vos grâces
de bonheur,

Nous ne demandons plus que vos
grâces d'honneur,

Nous ne bâtirons plus nos maisons
sur ces sables.

Nous ne savons plus rien de ce qu'on
nous a lu,

Nous ne savons plus rien de ce qu'on
nous a dit.

Nous ne connaissons plus qu'un

éternel édit,

Nous ne savons plus rien que votre
ordre absolu.

Nous en avons trop pris, nous
sommes résolus.

Nous ne voulons plus rien que par
obéissance,

Et rester sous les coups d'une
auguste puissance,

Miroir des temps futurs et des temps
révolus.

S'il est permis pourtant que celui qui
n'a rien

Puisse un jour disposer, et léguer
quelque chose,

S'il n'est pas défendu, mystérieuse
rose,
Que celui qui n'a pas reporté un jour
son bien ;

S'il est permis au gueux de faire un
testament,
Et de léguer l'asile et la paille et le
chaume,
S'il est permis au roi de léguer le
royaume,
Et si le grand dauphin prête un
nouveau serment ;

S'il est admis pourtant que celui qui
doit tout
Se fasse ouvrir un compte et porter

un crédit,
Si le virement tourne et n'est pas
interdit,
Nous ne demandons rien, nous irons
jusqu'au bout.

Si donc il est admis qu'un humble
débiteur
Puisse élever la voix pour ce qui
n'est pas dû,
S'il peut toucher un prix quand il n'a
pas vendu,
Et faire balancer par solde créditeur ;

Nous qui n'avons connu que vos
grâces de guerre
Et vos grâces de deuil et vos grâces

de peine,
(Et vos grâces de joie, et cette lourde
plaine),
Et le cheminement des grâces de
misère ;

Et la procession des grâces de
détresse,
Et les champs labourés et les sentiers
battus,
Et les cœurs lacérés et les reins
courbatus,
Nous ne demandons rien, vigilante
maîtresse.

Nous qui n'avons connu que votre
adversité,

(Mais qu'elle soit bénie, ô temple de
sagesse),

O veuillez reporter, merveille de
largesse,

Vos grâces de bonheur et de
prospérité.

Veuillez les reposer sur quatre jeunes
têtes,

Vos grâces de douceur et de
consentement,

Et tresser pour ces fronts, reine du
pur froment,

Quelques épis cueillis dans la
moisson des fêtes.

V. Prière de déférence

Tant d'amis détournés de ce cœur
solitaire

N'ont point lassé l'amour ni la
fidélité ;

Tant de dérobement et de mobilité

N'ont point découragé ce cœur
involontaire.

Tant de coups de fortune et de coups
de misère

N'ont point sonné le jour de la
fragilité ;

Tant de malendurance et de brutalité

N'ont point laïcisé ce cœur
sacramentaire.

Tant de fausse créance et tant de

faux mystère

N'ont point lassé la foi ni la
docilité ;

Tant de renoncements n'ont point
débilité

Le sang du rouge cœur et le sang de
l'artère.

Pourtant s'il faut ce jour dresser un
inventaire

Que la mort devait seule et conclure
et sceller ;

S'il faut redécouvrir ce qu'il fallait
celer ;

Et s'il faut devenir son propre
secrétaire ;

S'il faut s'instituer et son propre
notaire

Et son propre greffier et son double
témoin,

Et mettre le paraphe après le dernier
point,

Et frapper sur le sceau le chiffre
signataire ;

S'il faut fermer la clause et lier le
contrat,

Et découper l'article avec le
paragraphe,

Et creuser dans la pierre et graver
l'épigraphe,

S'il faut s'instituer recteur et
magistrat ;

S'il faut articuler ce nouveau
répertoire

Sans nulle exception et sans
atermoïement,

Et sans transcription et sans
transbordement,

Et sans transgression et sans
échappatoire ;

S'il faut sur ces débris dresser un
nouveau code,

Et sur ces châtiments dresser un
nouveau roi,

Et planter l'appareil d'une dernière
loi,

Sans nul événement et sans nul

épisode :

Nul ne passera plus le seuil de ce
désert

Qui ne vous soit féal et ne vous soit
fidèle,

Et nul ne passera dans cette citadelle
Qui n'ait donné le mot qu'on donne à
mot couvert.

Nul ne visitera ce temple de
mémoire,

Ce temple de mémoire et ce temple
d'oubli,

Et cette gratitude et ce destin rempli,
Et ces regrets pliés aux rayons de
l'armoire.

Nul ne visitera ce cœur enseveli
Qui ne se soit rangé dessous votre
conduite
Et ne se soit perdu dans votre
auguste suite
Comme une voix se perd dans un
chœur accompli.

Et nulle n'entrera dans cette solitude
Qui ne vous soit sujette et ne vous
soit servante
Et ne vous soit seconde et ne vous
soit suivante,
Et nulle n'entrera dans cette
servitude,

Et nul ne franchira le seuil de ce
palais,
Et la porte centrale et le parvis de
marbre,
Et la vasque et la source et le
pourpris et l'arbre,
Qui ne soit votre esclave et l'un de
vos valets.

Et nul ne passera dans cette
plénitude
Qui ne soit votre fils et votre
serviteur,
Comme il est votre serf et votre
débiteur,
Et nul ne passera dans cette
quiétude,

Pour l'amour le plus pur et le plus
salutaire

Et le retranchement et le même
regret,

Et nul ne passera le seuil de ce secret
Pour l'amour le plus dur et le plus
statutaire,

Et l'amour le plus mûr et le plus
plein de peine,

Et le plus plein de deuil et le plus
plein de larmes,

Et le plus plein de guerre et le plus
plein d'alarmes,

Et le plus plein de mort au seuil de
cette plaine.

Et pour le plus gonflé du plus ancien
sanglot,
Et pour le plus vidé de la vieille
amertume,
Et pour le plus lavé de la plus basse
écume,
Et pour le plus gorgé du plus antique
flot.

Et pour le plus pareil à cette lourde
grappe,
Et pour le plus astreint aux treilles
de ce mur,
Et pour le plus contraint comme
pour le plus sûr,
Et pour le plus pareil à ce pli de la

nappe.

Et nul ne passera dans cette
certitude,

Pour l'amer souvenir et le regret plus
doux,

Et le morne avenir et l'éternel
remous

Des vagues de silence et de
sollicitude.

Et nul ne franchira le seuil de cette
tombe,

Pour un culte éternel encor que
périssable,

Et le profond remous de ces vagues
de sable

Où le pied du silence à chaque pas
retombe,

Qui ne soit incliné vers vos sacrés
genoux

Et ne soit sous vos pieds comme un
chemin de feuille,

Et ne consente et laisse et ne
prétende et veuille,

De l'épaisseur d'un monde être aimé
moins que vous.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

